

# Le problème du mal

Autor(en): **Germond, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **36 (1948)**

Heft 146

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380492>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LE PROBLÈME DU MAL

---

La position des sciences par rapport à la théologie a considérablement changé. Au moyen âge, on disait qu'elles étaient ses servantes et Thomas d'Aquin déclara que « cette science, à la fois spéculative et pratique, dépasse sous ce double rapport toutes les autres » (1). Un texte du livre des Proverbes (ix, 3) servait de fondement à cette opinion : « La Sagesse a envoyé ses servantes ; de la citadelle elle crie ».

Mais la théologie ne s'est pas toujours confondue avec la sagesse et il lui est arrivé souvent de se tromper, de séparer les hommes qu'elle devait rapprocher, de fomenter des guerres et — le lui a-t-on assez reproché ! — de paralyser la recherche scientifique.

La physique et la chimie ont aujourd'hui un attrait que ne possèdent plus guère la morale, la religion ou même la philosophie. Des progrès ont été faits qui apportent quelque agrément à la vie, le soulagement d'une maladie ou l'explication d'un phénomène resté jusqu'à maintenant mystérieux.

Or, ce ne sont point des choses bouleversantes qu'apporte le théologien. Il y a quatre-vingts ans, au cours de l'hiver 1868, le philosophe genevois Ernest Naville traitait à Lausanne le problème du mal ; son œuvre n'est pas oubliée et l'on peut se demander, à la lire, s'il est possible de dire autre chose que ce qu'il a dit.

Les mathématiques, les recherches de laboratoire, le développement industriel ont non seulement transformé notre manière de vivre, mais changé jusqu'aux notions qui semblaient élémentaires et fondamentales, jusqu'au sens des mots usuels : espace, temps,

(1) *Somme théologique*, I, qu. 1, art. 5, concl.

matière, énergie. La vision du monde que provoquent ces études nous révèle de telles richesses que l'imagination, toujours en éveil, reste confondue et que l'esprit, capable pourtant de saisir cette réalité en constante expansion, en entrevoit, comme il ne l'avait jamais fait, les infinies possibilités et y découvre sans cesse des raisons de s'émerveiller et d'adorer une puissance qui ne cesse de fournir.

La morale, comme la théologie et la philosophie, connaissent-elles un développement semblable à celui des sciences physico-chimiques et biologiques ? Notre existence, dans ce domaine-là, a-t-elle changé depuis le temps où l'on parlait du problème posé par le titre de cette étude ? Et, si nous laissons de côté la question du comportement individuel ou collectif, qu'il est aisé d'envisager avec un esprit chagrin ou avec une indifférence légère et optimiste, nous pouvons nous demander s'il y a eu progrès dans la façon même de considérer le problème et dans les solutions qui lui sont de temps à autre apportées.

Ni les penseurs, ni les moralistes ne paraissent avoir remporté des succès ou cueilli les fruits de leurs efforts et il n'est pas même nécessaire de nous demander pourquoi, tant les constatations sont évidentes.

Tentons simplement de poser à nouveau la question, en notre langage, dans l'état actuel des problèmes qui la délimitent, et peut-être quelques clartés apparaîtront-elles en cours de route qui nous aideront à mieux voir le chemin.

Définir le mal, ce n'est pas nécessaire au moment où nous sortons d'une guerre qui l'a fait voir sous des formes innombrables déjà avant d'être déclarée, qui l'a déchaîné dans la destruction des vies humaines, l'anéantissement des biens lentement acquis, l'asservissement des nations, la consommation dévorante des réserves, des richesses, dans cette désorganisation générale qui a été jusqu'à abolir les règles de la vie sociale et à justifier le mensonge, la mauvaise foi, le parjure, la violation des serments ; d'une guerre d'où nous ne sommes, au vrai, point encore sortis.

A peine engagé dans l'existence, l'homme ressent en lui le mal, qui lui apparaît dans une résistance générale à sa propre volonté, dans une hostilité agressive qui le fait souffrir, dans ses méprises comme dans ses chutes.

Plusieurs siècles déjà avant Jésus-Christ, le Bouddha fondait sa religion sur cette constatation de l'universelle souffrance des hommes

et cherchait à les en délivrer. Mais, à côté de la souffrance, il y a l'erreur qui l'accompagne souvent ; les penseurs grecs ont vu dans l'ignorance la source de tous les maux ; le mot grec qu'ont employé les Juifs et les chrétiens pour désigner le péché exprimait, pour Aristote, une maladresse, une connaissance insuffisante, une faute accomplie sans intention méchante <sup>(1)</sup>.

Le peuple, lui, qui ne suit pas toujours ses philosophes, les tragiques qui traduisent les sentiments, les craintes et la piété de la multitude, attribuèrent aux dieux, à leurs décrets arbitraires et inexorables, des maux que les hommes augmentent encore par leurs négligences et leur résistance.

Une troisième catégorie de peines, ce sont celles dont l'homme est entièrement responsable ; c'est la faute, la transgression volontaire des lois naturelles et divines, le péché. Accompli dès l'origine, disent les anciens récits, peut-être même avant l'apparition de l'homme, par un ange déchu, le péché pénètre dans le ciel comme un nuage, le recouvre bientôt tout entier et voile à jamais, pour ceux qui s'agitent sur la terre, le soleil qui devait briller pour eux. M. Jean Cocteau constate que cette terre « n'est qu'une boule assez funeste et que, vue d'un peu haut, ses merveilleux paysages ne sont que détritrus, dont nous sommes la vermine. Mais cette vermine a pris de l'orgueil. Et le véritable péché originel est d'avoir mordu le fruit de la science » <sup>(2)</sup>.

Souffrance, erreur, péché, sous ces trois états souvent confondus, le mal n'a pas besoin d'explication ; il s'impose, il se glisse, il est aimable ou répugnant, horrible ou séduisant ; avec ses replis, ses morsures et son venin, il est bien comme le serpent qui lui sert d'image dans le texte de la Genèse.

Les victoires mêmes de la méthode scientifique ne nous sont ici d'aucun secours, puisque leurs produits merveilleux prolongent et augmentent les forces humaines, puisqu'ils détruisent et font souffrir, comme ils peuvent supprimer une douleur et donner à l'existence quelque charme imprévu.

Mais le sens des mots demeure le même et leur contenu n'a pas changé : l'injustice, la méchanceté, la dépravation comme la fausseté ou la laideur, comme la maladie et la douleur sont encore les marques

<sup>(1)</sup> *Eth. Nic.*, II, 5, p. 1006 b 25 sq.

<sup>(2)</sup> JEAN COCTEAU, *A propos de « La difficulté d'être »*. Gazette de Lausanne, 29 novembre 1947.

du mal, quoiqu'on désigne par ces termes ce qui est ici, folies et là, vertus.

Et voici le problème : pour les uns, le mal est une puissance indépendante, qui fait irruption dans les êtres et qui est inévitable. Pour d'autres, l'existence du mal est liée à l'existence de la conscience ; le premier ne va pas sans la seconde : s'il n'y a pas de conscience, il n'y a pas non plus de mal. On ne peut alors concevoir un mal qui serait hors de l'homme.

Deux difficultés se présentent. Chacun les connaît et s'y bute. Les Français et les Prussiens ne jugent pas de même manière la Révocation de l'Edit de Nantes ; pour les premiers, indépendamment de toute appréciation religieuse, ce fut une erreur politique qui appauvrit le pays ; les seconds savent tout ce qu'ils doivent à ces hommes fidèles et industrieux qui ont apporté avec leur travail un sang nouveau au peuple allemand. Au fond, ils se réjouissent de ce qu'ils ont peine à appeler une faute. Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà !

On a pu récemment louer la guerre et en soutenir encore la nécessité, car elle exalte les énergies. Un littérateur français, parlant à Berlin il y a quelque vingt ans, montrait par de nombreux exemples, tirés d'une coïncidence de dates, que l'Allemagne devait à Napoléon ses grands hommes du XIX<sup>e</sup> siècle ; c'est en effet au moment des batailles de l'Empire qu'ont été conçus les enfants qui deviendront, grâce à ce climat d'épopée, des savants, des penseurs, des chefs politiques.

La succession, dans un même pays, de régimes ennemis a mis en triste évidence, par la prison et la mort, combien contradictoire était là aussi la notion du bien et du mal.

Mais n'y a-t-il pas cependant des « faits » généralement admis, des « invariants » que tout homme accepte ? Le vol, le mensonge, le crime sont, à quelques exceptions près, considérés comme mauvais de tout temps et en toutes contrées. Le physicien Eddington, à propos d'autre chose, fait une remarque qui a sa place ici : le professeur qui doit enseigner la loi du mouvement, écrit-il, fausse, par le caractère absolu qu'il lui donne, la connaissance de la réalité ; voici, en définitive, ce qu'il devrait enseigner : « Tout corps continue de rester au repos ou à se mouvoir uniformément en ligne droite, sauf lorsqu'il ne le fait pas » <sup>(1)</sup>. Il en est de même des prétendues

(1) EDDINGTON, *La nature du monde physique*, Paris, Payot, 1929, p. 134.

lois générales sur la conscience du mal : tout homme condamne le vol, la guerre, l'inconduite, à moins qu'il ne les condamne pas.

La deuxième question est plus importante encore : D'où vient le mal ? pourquoi existe-t-il, comment est-il possible ?

Aujourd'hui, le sentiment du péché, la notion même du mal ne paraissent pas occuper beaucoup les esprits, ni troubler les consciences. Les grandes religions avaient pourtant toutes le salut des hommes pour objet et pour but. Mais, malgré les soins poussés à l'extrême afin d'épargner au corps la souffrance, afin d'assurer chacun contre tous les risques, on fait bon marché de la vie ; l'indignation en face des crimes, des persécutions, des déplacements de population reste superficielle, s'émousse vite et ne provoque guère qu'un léger sursaut du cœur. Des morales fermées, limitées à un pays, à un système social s'édifient, qui ont pour règle principale que tout ce qui favorise le peuple ou la doctrine est bon, que tout ce qui leur est contraire est mal.

En même temps une éthique nouvelle, qu'on appelle sociale, s'édifie qui affine les jugements de valeur et qui fait avec raison appeler mal ce qui avait été jusqu'à présent toléré, accepté ou simplement incompris : la législation ouvrière, par exemple, considère dans ses principes l'être humain au service de la communauté avant d'évaluer en argent son rendement effectif ; la notion de responsabilité civile s'est fort étendue : on exige la réparation d'une faute et l'on s'efforce d'établir exactement les obligations du coupable.

\* \* \*

Posons à nouveau nos deux questions : Comment se fait-il qu'il y ait tant de contradictions dans l'appréciation du mal et d'où vient celui-ci, pourquoi fait-il partie de la vie ?

Ce problème est ancien et les réponses sont innombrables. Les dieux de l'antiquité classique, qui étaient censés diriger la vie des humains, se conduisaient fort gaillardement : Zeus et Jupiter courent la pretentaine, ils sont vindicatifs ; Odin, le dieu germain, est cruel, léger, buveur ; tous pratiquent l'arbitraire sans vergogne.

Les Iraniens ont mis du temps à trouver leur dualisme ; Zoroastre ne croyait qu'en un dieu qui, dans sa sagesse, avait choisi le bien et rejeté le mal. C'est à la longue seulement que ce mal fut personnifié, et ce sont les textes sacrés, écrits à partir du III<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, qui montreront deux dieux en lutte, l'un bon, l'autre mau-

vais <sup>(1)</sup>. La figure du Satan israélite est bien vague ; il est « l'adversaire » (Job, I, 6), mais ce n'est pas toujours celui de l'Éternel, dont il est une créature. C'est au II<sup>e</sup> siècle seulement avant Jésus-Christ qu'il sera considéré, à la suite d'une double influence iranienne et grecque, comme le prince des démons. Dans le livre de Tobie, que nos Bibles protestantes ont laissé de côté avec d'autres apocryphes, apparaît un démon meurtrier appelé Asmodée <sup>(2)</sup>. Son nom et son caractère correspondent au terrible démon Aeshma-daeva, connu dans la religion iranienne. A cause de ces influences, le judaïsme populaire, à l'époque de Jésus, est dualiste, bien que la doctrine demeure monothéiste <sup>(3)</sup>.

Satan peut bien être la personnification de la puissance maligne, mais avec lui le problème n'est pas résolu. Ou bien Satan est un ange déchu, mais on ne voit pas pourquoi il a péché ; ou bien il est une force qui se dresse contre Dieu, mais d'où vient-elle, qui l'a créée ? Aucune des difficultés n'est levée <sup>(4)</sup>.

Des sophistes ont voulu régler l'affaire en la supprimant : le sentiment du devoir lui-même est une duperie. Ce sera l'idée que reprendra Nietzsche, qui voit dans la distinction du bien et du mal une morale d'esclave, de gens endormis : « J'ai secoué la torpeur de ce sommeil lorsque j'ai enseigné : Personne ne sait encore ce qui est bien et mal, si ce n'est le créateur » <sup>(5)</sup>. « Nathanaël, je ne crois plus au péché », dira également André Gide. Mais on montrerait que cet immoralisme-là est au fond une protestation contre le conformisme, l'hypocrisie, où le mal n'est que dénoncé des lèvres alors qu'il continue d'être en scandale, « ce reniement de la vertu par la vertu même » <sup>(6)</sup>.

Avec Charles Secrétan et à la suite de Kant, toute la morale repose sur le devoir ; évidemment on peut douter du devoir, mais, écrit le philosophe vaudois « ce doute est criminel, et nous ne voulons pas l'accueillir » <sup>(7)</sup>. Alors il n'y a plus de problème, sinon pour

<sup>(1)</sup> MEILLET, *Trois conférences sur les Gâtbâ de l'Avesta*, Paris, Geuthner, 1923.

<sup>(2)</sup> TOBIE, c. 3, v. 8 ; c. 8, v. 15.

<sup>(3)</sup> VON RAD et FOERSTER, διάβολος, dans le *Theol. Wörterbuch* de KITTEL, t. II, p. 69 sq. — QUELL, ἀμαρτάνω, *ibid.*, t. I, p. 267.

<sup>(4)</sup> Cf. l'excellente critique faite par M. Arnold REYMOND, *Le problème du mal d'après Gaston Frommel*, « Revue de théologie et de philosophie », 1917, p. 136.

<sup>(5)</sup> NIETZSCHE, *Aphorismes*, dans *Saint-Janvier*, Paris, Stock, 1923, p. 97.

<sup>(6)</sup> André GIDE, *Les nourritures terrestres*.

<sup>(7)</sup> Charles SECRÉTAN, *Recherches sur la méthode*, Appendice.

ceux qui se demandent en quoi consiste un devoir qui comporte évidemment un choix entre un bien et un mal, qui s'interrogent sur la nature de ce mal et qui se disent même : faut-il « devoir » ?

Les dieux classiques ne sont pas très vieux ; les textes de l'Ancien Testament qui nous rapportent le récit de la chute n'ont été rédigés que six siècles avant notre ère. Un homme de science nous dirait : n'avez-vous pas des documents plus anciens que ceux-là qui pourraient montrer l'origine dans l'esprit humain de l'idée du mal, comme de celle du bien, cela va sans dire ?

Nous pouvons lui répondre, car nous disposons d'une abondante information sur les primitifs, que nous appelons ainsi parce que leur état social, intellectuel, moral est antérieur à toute civilisation connue.

Pour le primitif en général, la nature où vit l'homme est une incessante manifestation de puissance ; les choses comme les êtres sont capables d'agir sur lui. Cette force, effective ou possible, il la considère comme sacrée et il la vénère où qu'elle se manifeste ; il ne la sépare pas des objets ni des êtres où elle éclate.

Mais elle est pour lui ambivalente ; elle peut lui être favorable ou nuisible, lui aider à vivre ou le menacer de mort. Son sentiment du sacré sera donc à la fois un désir et une crainte. Il implore, il se sert de la magie pour bénéficier de ces puissances mystérieuses ; il prie aussi ; mais en même temps il cherche à éviter tout ce qui peut les lui rendre présentes et actives : l'exceptionnel, l'anormal, le bizarre, le nouveau ou encore l'excessif, le démesuré.

C'est donc de sa vie qu'il s'agit, de son avantage, de sa conservation, de son plaisir ou de sa souffrance, de son équilibre personnel ou de celui du groupe qui l'entoure. C'est un égoïsme naïf <sup>(1)</sup>, mais total, exclusif ; il s'applique à l'individu comme à la tribu dont l'homme se sent pleinement solidaire.

Toute la vie est polarisée autour de ces deux extrêmes, réunis dans le même être qui sent et qui pense ; c'est alors la crainte qui domine dans l'existence quotidienne ; le besoin de vengeance qui naît de ce qu'un déséquilibre s'est produit à la suite d'un vol ou d'un meurtre : il importe d'y mettre fin au plus tôt et complètement par une action directe ou par un transfert à la victime d'un sacrifice ; l'instabilité de caractère à cause de ce monde changeant, fragile, incertain ; l'état de ces sociétés qui n'évoluent pas, parce que le

(1) WESTERMARK, *L'origine et le développement des idées morales*, Paris, Payot, 1929, t. II, p. 724.



conformisme en est la règle essentielle ; la faiblesse de ces gens aux prises avec des pouvoirs inconnus, sans cesse en alerte ; mais en même temps, c'est aussi leur cruauté, car rien ne les arrête s'il s'agit de rétablir l'harmonie de la vie, un instant troublée, et de retrouver ainsi, pour un moment du moins, leur sécurité. Voilà leurs habitudes et constantes souffrances.

La faute du primitif, c'est l'oubli ou la négligence de ces soins, de ces procédés qui doivent le préserver ou la violation d'un tabou qui protège la société dont il fait partie. Tels sont pour lui l'erreur et le péché.

Le missionnaire Paul Ramseyer raconte l'histoire d'un indigène qui « allait être condamné à mort pour avoir tué un homme. Sa femme avait fait six mois de prison pour avoir enfoncé un couteau dans le dos de la femme de la victime. Le meurtrier, que je visitais, écrit le missionnaire, me dit son repentir. Parce qu'il était un indigène, ses juges tinrent compte de la mentalité des Noirs, et ne le condamnèrent qu'à quelques années de travaux forcés. Il fut un prisonnier exemplaire et sa peine fut diminuée d'un tiers. Quand il sortit de prison, sa première visite fut pour la veuve et les enfants de sa victime ! Il fut par eux très bien reçu ; il avait subi le châtiement, payé sa faute, donc... il n'était plus coupable, il ne devait plus rien. » (1)

Que nous voilà loin de « l'état primitif » dont parlait Naville, qui y voyait « une volonté libre non dans la perfection, mais dans l'innocence ! » (2)

Cette habitude, cette obligation, cette nécessité de tout ramener à soi est tout simplement la forme humaine et spirituelle de la lutte pour la vie.

L'animal est, lui aussi, égocentrique, malgré les quelques exceptions, apparentes du reste, que l'on pourrait avancer. Il l'est parce qu'il doit l'être, parce qu'il doit vivre, que chaque organisme cherche autour de lui ce qui lui est nécessaire et que s'il ne lutte pas pour lui-même, il disparaît.

Cette donnée de la vie fait partie de l'être à la naissance et elle apparaît chez le primitif simple, exclusive et générale.

(1) RAMSEYER, *La mentalité des Noirs*. « Documents inédits », Société des Missions évangéliques, Paris, 1930, p. 8 et 9.

(2) NAVILLE, *Le problème du mal*, Genève, Cherbuliez, 1868, p. 176.

Il importe une fois de plus de noter que ce n'est pas seulement la personne limitée à un être humain qui réagit ainsi, mais également la personne collective, le groupe social, la famille, le clan ou la tribu.

Notre époque qui, par le bouleversement de ses notions habituelles et sa morale, est à certains égards proche des primitifs, connaît aussi une telle notion du mal. On est, par exemple, très sévère à l'égard d'actes accomplis par devoir, par obéissance, par héroïsme, comme ceux de l'espionnage, quand ils sont dirigés contre le pays, alors qu'on les louera très fort s'ils nuisent à une autre nation.

Mais la collectivité, plus encore que les individus, est près des primitifs ; elle n'a qu'une conscience artificielle, presque mécanique qui trouve sa force dans l'inertie et ses élans dans ses membres. Or la vie, confuse et exigeante, ne se contente pas d'un stade inférieur quand elle a affaire à des organismes évolués ; elle monte comme une source en crue, elle déborde et s'écoule au mépris des travaux faits pour la contenir.

Comment déterminer et séparer dans toutes les manifestations de la vie l'ivraie et le bon grain ? « Tout dépend du point de vue, répondrait le primitif ; la force qui a guidé ma flèche meurtrière était bonne ; le sort qui m'a été jeté et qui m'a rendu malade est mauvais. »

On arrive donc à cette première conclusion, qu'il serait aisé d'étayer par de nombreux exemples : pour le primitif, le mal c'est l'ensemble des puissances qui, parmi toutes celles qui l'entourent, le menacent dans l'intégrité de sa vie personnelle et sociale, interrompent la paix et sont contraires à la coutume. Tout converge vers le sujet qui pense, qui sent et qui est le juge premier et dernier.

\* \* \*

Voyons maintenant ce que nous pouvons tirer de ces quelques faits, quand nous parlons de la conscience humaine et du mal.

Cette façon simpliste qu'a le primitif d'envisager le mal est encore celle qu'offre mainte société fort civilisée ; elle présente, au point de vue de la méthode, un double avantage : elle révèle le mécanisme de la conscience appelée à juger, ainsi que cette sorte de neutralité des choses qui ne sont elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises.

Il n'y a pas de mal dans la nature, pas plus qu'il n'y a de bien. Une anomalie, une exception, qu'on est tenté de trouver mauvaises, constituent des faits qui rentrent dans une loi à établir, plus générale que la précédente.

S'il en est ainsi, comment accepter l'idée de la souffrance qui est un trouble, un désordre, au moins pour l'animal et l'homme ?

Mais le terme même de souffrance désigne une abstraction tirée de cas concrets et multiples. Le primitif, pour revenir à lui une fois de plus, parle ainsi de la maladie qui est l'œuvre d'une puissance malfaisante. En fait, ce sont des souffrances particulières, localisées, que l'homme endure, qu'elles aient leur siège dans la chair ou dans l'esprit.

Elles s'opposent à l'ordre, dit-on ; mais à quel ordre ? sinon à celui que suppose la créature, restreint, centré autour d'elle seule, égocentrique toujours.

Les souffrances sont des réactions de l'organisme vivant en face de ce qui touche à son équilibre, de ce qui affecte son intégrité. C'est le cancer qui prolifère et menace la vie elle-même ; c'est la mort d'un être aimé qui trouble profondément toute cette partie de l'homme qui le lie aux autres.

Qu'on appelle cette souffrance mal, c'est conforme à la règle que nous venons de voir, mais que ce soit vraiment le mal, le mal en soi, le mal métaphysique, création inconcevable de Dieu, produit de quelque démon, c'est un abus de langage, une extrapolation gratuite. Un trait suffira pour montrer comment peut être conçue la souffrance : quelques mois avant sa mort, Alexandre Vinet, qui était malade depuis des années, fut assez bien pour croire à une guérison ; or, après son départ, on trouva cette parole inscrite dans son calepin pendant cette période de soulagement : « Oh Dieu, que t'ai-je fait, que Tu m'oublies ? » La souffrance n'est alors plus un ennemi, plus un mal, elle a trouvé sa place dans la vie humaine, elle est un élément essentiel de l'être spirituel conscient.

« Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille.  
 Tu réclamais le soir, il descend ; le voici...  
 Pendant que des mortels la multitude vile,  
 Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci  
 Va cueillir des remords dans la fête servile,  
 Ma douleur, donne-moi la main ; viens par ici... »

(BAUDELAIRE.)

Ainsi donc le primitif appelle mal tout ce qui s'oppose à son égocentrisme radical.

On a marqué en revanche le caractère neutre de la vie hors de l'homme, de la nature en particulier où, sans l'homme, le mal n'a pas de sens.

On voit maintenant que la souffrance elle-même peut fort bien ne pas être appelée mal.

Qu'est-ce alors que cet homme dont l'importance est si grande, puisque sans lui il n'y a pas de mal et qu'on ne peut pourtant pas charger d'une création aussi lourde, lui qui est une créature?

Nous sommes ainsi ramenés tout naturellement à cet être humain, qu'il faut tout de même délimiter davantage.

Un homme, ce n'est pas le simple moi dont on parle comme d'un point géométrique sans dimensions propres, centre théorique ou lieu où se croisent plusieurs droites. C'est un organisme vivant ; c'est un monde de cellules, de fonctions, d'activités coordonnées, un laboratoire fort ignoré encore, un foyer cérébral tout plein de mystères. L'unité pourtant se maintient dès la naissance de l'embryon, et l'on parle de personnalité quand l'être est achevé et que l'esprit joue pleinement son rôle.

Mais la personne s'étend bien au delà des limites corporelles : une série de relations, de participations la mettent en contact avec le monde, avec d'autres êtres ; le moi peut ainsi se développer indéfiniment. Il est riche aussi de pouvoirs internes ; un même sujet présente plusieurs personnalités qui se cachent souvent et apparaissent tout à coup <sup>(1)</sup>.

Quelle que soit l'ampleur de la personne humaine, elle possède la conscience de son unité ou, du moins, elle est qualifiée pour la posséder. De même que la vision est un phénomène mental où l'image transmise de l'œil devient en quelque sorte une partie de l'être, une acquisition plus ou moins consciente, de même en est-il de la personne qui s'enrichit à tout instant de ce que lui apportent les sens et qui a le pouvoir de se considérer elle-même, en quelque manière, dans cet acte de perception et de connaissance.

La conscience que l'être a de lui-même est le fondement de ce pouvoir indéfinissable et caractéristique qu'on appelle liberté.

(1) BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Alcan, 1932, p. 276.

L'homme peut sembler petit en face du monde qui l'entoure ; il est cependant composé d'une masse de cellules vivantes, sièges de phénomènes innombrables, qui sont loin d'être tous connus, cellules faites d'atomes avec l'énorme réserve d'énergie que constitue un seul d'entre eux.

Si humble qu'il soit, l'homme est donc un secteur non négligeable du réel, une tranche de la totalité où s'accomplissent un nombre infini de réactions, où les phénomènes les plus imprévus se produisent. Des lois de statistique peuvent en rendre compte, mais un principe d'indétermination demeure, que connaissent bien l'historien et le psychologue, recélé par les énergies renfermées dans la matière même du corps et du cerveau.

Comme l'organisme vivant groupe en une unité cohérente et ordonnée ses éléments biologiques, la personnalité a aussi ses phénomènes de convergence. Les termes traditionnels ne sont pas abandonnés, mais ils ne suffisent plus : caractère, volonté, raison, cœur entrailles, tendances ; on parle aujourd'hui de seuil, de subconscience, d'hérédité, ou encore de complexes, de refoulements. Vocabulaire insuffisant et nécessaire, mais qui ne permet pas de désigner en l'isolant l'élément spirituel de cette force de cohésion ; ce n'est du reste qu'une forme de l'énergie partout répandue, mais qui ne se présente pas d'une façon continue et homogène, qui jaillit en cascades, qui apparaît ici concentrée, dense, là diluée à l'extrême, et, qui plus est, rattachée à l'espace et au temps qu'elle emporte avec elle dans sa vie mystérieuse.

Conscience plus ou moins claire de cette extraordinaire fortune, le moi d'un homme se présente bien comme un secteur partant du centre d'un cercle ou d'une sphère, dont l'origine est la conscience à son aurore ; ses deux branches s'ouvrent de plus en plus et embrassent une aire toujours plus grande. Mais il est limité par ses deux côtés, il se distingue d'un autre. Ce sont là les caractères fondamentaux de la personnalité humaine : elle peut grandir sans cesse et cependant elle ne se confond pas avec d'autres.

« Le moi n'est le phénomène de rien, il vit », dit le philosophe Louis Lavelle. La vie est une lutte pour conserver cette personne même ; elle constitue un état de tension où le sujet, le moi, se sépare, se distingue des autres qui sont objets pour lui, qu'ils soient animés ou non. Par l'amenée à l'être, par le simple fait d'être, la vie instaure sans cesse et multiplie ces foyers vivants, ces champs de forces

créés par l'écart des deux pôles que sont le sujet et l'objet, le moi et les autres, l'homme et ce qui l'entoure.

Or, qu'on multiplie à l'intérieur d'un être les causes, les influences, qu'on parle d'actions externes, d'hérédité, la personne humaine demeure un ensemble de forces qui a, bien que limité, une possibilité indéfinie d'enrichissement et d'action.

Qu'on considère que cet ensemble est une unité, qu'il est conscient d'en être une, qu'il peut agir comme tel, on saisira alors que là est la liberté. Petit, infiniment petit secteur, possibilités infinies, ce sont bien les caractéristiques de l'homme.

Le rythme de la vie consciente et libre est conditionné par cette sensation de l'unité et de la participation au monde ambiant, mais en même temps de distinction et d'opposition à ce monde. Or l'être a besoin d'entrer en relations avec ces objets qui l'entourent ; un courant s'établit, alors la tension diminue et tombe. Il faut se recharger, c'est-à-dire retrouver et reconstituer l'unité affaiblie. C'est, après l'action, le moment de méditation, de réflexion ou, tout simplement, l'abandon aux élans élémentaires où la nature refait ce qui a été défait.

Il est dangereux, il est faux de dire qu'il y a une liberté, une volonté « en soi » ; mais l'être humain est libre dans la mesure où il est conscient des forces qu'il possède et qui le constituent. C'est dans ces limites senties, conscientes elles aussi, qu'il faut créer des habitudes, affiler des réflexes, augmenter nos relations avec les autres comme avec le tout ; ainsi se développera notre liberté. Il n'y a pas d'homme là où il n'y a pas de liberté.

Voilà la « liberté décevante et totale » dont parle Péguy.

Or de quoi l'homme est-il libre ? De n'importe quoi, si ces tendances, ces deux pôles qui l'attirent en même temps, qui lui donnent sa liberté, ne lui donnent pas aussi ses limites : l'un, le sujet, lui-même ; c'est à lui que s'arrête l'animal dans sa lutte pour vivre, pour subsister et pour se reproduire ; l'autre, l'objet qui lui est sans cesse présent dans sa conscience, ainsi que nous l'avons vu. L'animal voit, entend, sent l'objet, mais la conscience qu'il a de sa distinction par rapport à lui est si faible, quand elle existe, qu'elle ne peut se comparer à celle de l'être humain.

Nous voilà en plein problème, au point crucial, sur la lame de couteau, au centre du champ de forces qui constitue avec les pôles notre personne.

Or l'homme est d'abord animal, et le primitif, non celui des ethnologues et des missionnaires, mais celui qui vit en chacun de nous, a vite choisi ; il se laisse aller à l'égoïsme. La conscience n'est guère développée, elle est vraiment primitive ; ce sont les tendances animales qui dominent. Ce moi est tellement fondamental qu'il se retrouve partout ; il constitue notre moi physiologique, les divers moi qu'entrevoit l'analyse psychique ; il apparaît encore dans les secrets mouvements de la charité. On a dit en souriant : « Les prisons sont des endroits où l'on enferme quelques individus pour faire croire que les autres sont honnêtes ».

Mais l'homme est fait pour l'effort et l'effort en vue d'une prise de conscience de ses facultés les plus complexes et les plus hautes ; c'est alors l'objet qui se présente à lui de plus en plus, sous la forme du monde qui l'entoure et des autres hommes qu'il côtoie ; plus ce monde extérieur pénètre en lui, plus il le connaît et plus il se rend compte de la place qu'il occupe dans le premier et par rapport aux autres, ainsi que de la fonction qui est la sienne, cette fonction qu'Auguste Comte a appelée l'altruisme.

Chaque fois que le pôle de l'objet, de l'« autre », est aussi fort que celui du moi primitif, il y a libre arbitre ; en d'autres termes, chaque fois que l'altruisme compense exactement l'égoïsme, il y a possibilité de choix, mais c'est l'hésitation, le balancement entre le pour et le contre, sans résultat. Le problème, d'ordre axiologique, qui ne semblait s'occuper que des valeurs, des qualités, prend une forme quantitative. Le sujet continue-t-il son effort, a-t-il pris l'habitude de le faire, le lui a-t-on enseigné, a-t-il reçu cette grâce par hérédité, alors ce sont les tendances altruistes qui s'affirment. Renonce-t-il, au contraire, n'est-il plus capable d'augmenter son champ de conscience, c'est le moi qui domine.

La liberté n'est donc pas un simple choix, une sorte de tribunal métaphysique, constitué et inné en chaque individu. Elle est faite de cette lutte constante qu'est le développement de la conscience ; elle tient à des causes nombreuses, au patrimoine que nous recevons à la naissance, à la nature de l'être, à l'éducation, aux influences éprouvées et à cette guerre incessante qui fait la condition humaine, cause de notre lassitude et de notre misère, mais aussi de notre seule chance de grandeur.

Tel est donc l'homme avec sa faculté de se déterminer, restreinte et cependant capable de progresser. Mais alors où est le mal ? Quelle en est la nature ?

C'est donc la vie elle-même qui pousse l'être à l'autonomie ; l'organisation, le maintien des caractères spécifiques, la reproduction, exigent une défense de l'individu. Mais l'homme n'obéit pas qu'à cette loi générale des organismes vivants ; il est autre, il a été créé avec ces caractères nouveaux que sont la conscience et la liberté, qui se dégagent lentement de l'animalité pour constituer la personne.

C'est pourquoi, dit Pascal, « la pente vers soi est le commencement du désordre ». Ces deux puissances également nécessaires mais qui chez l'homme se hiérarchisent, s'ordonnent, l'une animale, subordonnée à l'autre, l'humaine, peuvent être maintenant qualifiées : l'une, l'égoïsme, c'est du point de vue humain : l'égoïsme ; l'autre, l'altruisme, devient ce que le christianisme appelle d'un terme grec ἀγάπη, intraduisible dans nos langues modernes, que nous rendons par le mot amour. Ce mot définit un sentiment profond, une application à l'égard des autres, une recherche de leur intérêt en même temps qu'un abandon du nôtre, un attachement qui devient une tendresse, qui est pour tous de la même intensité et qui cependant connaît chaque être et sait les distinguer, qui surmonte toutes les répugnances, les antipathies, les hostilités et qui est générateur de pitié, de pardon, de générosité, de sacrifice : c'est un don de soi. Alors la personne humaine a trouvé son état parfait, sa plénitude. Voici comment saint Augustin parle de sa conversion : « Où était donc, durant tout ce temps, mon libre arbitre ? Et de quel endroit secret et caché a-t-il été rappelé en un moment, pour faire, ô Jésus-Christ, que je baissasse la tête sous ton joug si doux et les épaules sous le fardeau si léger de ta loi ?... Car... tu rejetais loin de moi tous ces faux plaisirs ; et en même temps tu entraies en leur place, plus doux que toutes les voluptés, mais non à la chair et au sang » (1).

Ici, sous les termes de « faux plaisirs », de « voluptés », saint Augustin évoque son moi primitif, égocentrique ; une prise de conscience nouvelle lui fait l'impression d'un joug, d'une obligation. C'est bien l'épanouissement d'une âme qui connaît toutes les victoires de la liberté comme toutes ses servitudes.

« Car le surnaturel est lui-même charnel », disait Péguy.

L'état de tension subsiste, la lutte n'a point de fin, du moins dans ce monde-ci, mais l'homme qui a découvert ce sens de la vie,

(1) Saint AUGUSTIN, *Confessions*, L. IX, ch. 1.



qui en est conscient éprouve déjà la joie que donne la solution d'un problème sans que les calculs soient encore achevés.

Le mal, c'est donc la prédominance du moi, l'exclusive attraction des choses par le moi, c'est tout ce qui y contribue, c'est l'égoïsme. « Deux amours ont fait deux cités », disait encore saint Augustin : « celle de la terre, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu ; celle du ciel, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi »<sup>(1)</sup>. Ce sont les « amores » qui font les « mores ».

Ainsi que le dit Vinet, « il n'y a pour l'âme que deux principes, toujours actifs, toujours envahissants : l'égoïsme et la charité ; il faut que l'un croisse et que l'autre diminue ; l'une ne s'enrichit que des pertes de l'autre »<sup>(2)</sup>.

La nature du mal changera donc avec le développement de la conscience. Les sociétés primitives présentent des codes de législation et de morale développés à l'extrême, où les convenances, les « tu dois » et « tu ne dois pas » sont réglés suivant des tabous inflexibles. Ce sont là des obligations externes, une sorte de corset qui enserre la personnalité et bride la conscience. Cette morale périphérique est commode, elle maintient la société dans un ordre au moins apparent ; elle est désirée autant par le chef que par l'homme du commun qui redoute l'effort. Mais elle est contraire à l'éclosion de l'esprit ; elle est un agent de sclérose pour la civilisation ; avec elle se développent le rite et la casuistique qui sont les formes aberrantes de la vie spirituelle. La conscience ne s'éduque pas dans l'obéissance obligée, pas plus que l'esprit civique ne gagne au régime des pleins pouvoirs ; la conscience vit de sa force intérieure ; elle s'enrichit de tout ce qu'elle reçoit, mais à la condition qu'elle l'ait assimilé, élaboré<sup>(3)</sup>.

On aura compris déjà pourquoi le mal se présente avec tant de bigarrure et de contradictions. Il est, pour la plupart des cas, l'effet d'un jugement prononcé par des sociétés sans conscience propre ou par des êtres dont le développement est fort divers. L'égoïsme, s'il n'ose pas toujours s'exprimer ouvertement, considère comme mauvais tout ce qui nuit à l'intérêt, au plaisir, au prestige, à l'honneur de

(1) SAINT AUGUSTIN, *De civitate Dei*, L. XIV, ch. XXVIII.

(2) VINET, *Nouveaux discours religieux*, « Le temps de faire le bien ».

(3) On ne s'oppose pas ici à la loi pour maintenir dans l'ordre une société donnée, ni à sa valeur pédagogique dans le domaine moral. Si la loi permet de fixer pratiquement le bien et le mal, ce n'est pas elle qui est à l'origine de la distinction entre l'un et l'autre. Le problème traité ici est antérieur à toute législation.

celui qui juge. Aujourd'hui il n'est probablement pas plus grand qu'hier, mais quand les traditions et les convenances n'obligent plus, il s'étale avec insolence et il est surtout actif chez ces super-individus que sont les peuples ou les groupes sociaux. Alors il ne connaît plus de bornes, il fausse en les exagérant des sentiments aussi légitimes que le patriotisme, par exemple ; il a créé des ministères de propagande pour faire admettre aux esprits naïfs, lâches ou craintifs, à force de les répéter ou par de fausses démonstrations, des thèses et raisonnements simplistes. Il s'empare d'idées justes et leur donne une expression violente, figée ; il leur met sa marque et en fait des machines de guerre.

Le mal, c'est pour l'égoïste tout ce qui lui est hostile, la maladie, le sort défavorable, l'offense, la réussite des autres, tout dommage porté à sa vie ou à celle de son groupe ; c'est aussi la moindre divergence doctrinale ou pratique ; il se peut que ce soit encore l'hérésie sous toutes ses formes, l'exhortation à la résignation et au pardon et même tout ce qui contribue au développement de la personnalité originale ou au non-conformisme. Tout cela s'appelle mal pour l'être encore à l'état barbare et près de l'animalité, de l'égoïsme.

Mais l'état contraire, qui est celui de la charité, de l'humilité et du sacrifice, la conscience qu'a l'être humain de sa modeste place et de sa grandeur, font moins de bruit.

Ici on répugne au principe qui veut que la fin justifie les moyens ; on connaît le scrupule, la repentance, le retour ; on ne craint pas de s'humilier, mais on cherche à connaître toujours davantage les relations de l'homme avec le tout et avec ses semblables, afin de mettre à leur service toutes les ressources d'un être aux richesses insoupçonnées. L'esclavage n'a étonné ni le paganisme, ni le christianisme de l'Église ancienne. Il étonne aujourd'hui.

Que les rois et les princes fussent de sang bleu, voilà qui a paru naturel et qui maintenant est singulier et inconcevable.

La différence des conditions humaines surprend à peine aujourd'hui. Elle frappera probablement demain.

Et ce ne sont là que des aperçus sur les variations dans la qualification du mal.

\* \* \*

D'où vient le mal, avions-nous encore demandé. Nous avons dit qu'il était la conséquence de ces deux caractères de l'homme : la conscience de soi et la liberté ; il est produit chaque fois qu'émerge

en nous l'égoïsme naturel. A l'homme, qui le peut, de donner assez d'ampleur à la conscience, pour que le bien, qui est l'amour, triomphe en entraînant son choix.

L'esprit humain, avons-nous dit, n'est point fait pour juger la création tout entière ; il ne peut que l'accepter telle qu'elle est ; le bien consiste pour lui à connaître sa place, sa fonction et à agir en conséquence. Le mal, si puissant qu'il apparaisse, n'est jamais qu'à la mesure de la conscience humaine. Il n'est que dans une relation de l'être et de ce qui est autour de lui, mais dans le mouvement qui va des objets au sujet.

On ne saurait donc dire que le mal est le fait de quelque démon malfaisant, ni qu'il est l'œuvre de Dieu.

Mais, comme à notre échelle le mal est très puissant, il est compréhensible qu'on se le figure sous la forme d'un dieu malfaisant, et cette image a l'avantage d'en faire sentir le caractère de ruse, d'habileté, de fausseté — car il sait prendre le plus aimable des visages — de volonté même, quand il apparaît comme une force incoercible. C'est ainsi du reste que nous ramenons à notre ordre l'ensemble des puissances qui ont constitué le monde et qui en sont sa vie, sa structure, sa cohérence et sa sollicitude émouvante à l'égard de chaque être particulier. Quand nous disons Dieu, nous sentons ce pouvoir, cette autorité, cette totalité et cette attention minutieuse. Nous l'imaginons sans peine avec une volonté, une activité et un amour infinis. Dans le cas du mal, il s'agit d'une projection hors de nous-mêmes, où des puissances qui semblent diriger le monde et ne se manifestent qu'en nous, sont l'objet d'une déification. Quand il s'agit du bien, c'est la totalité hors de nous, mais ressentie en nous, qui est éprouvée comme une personne et que nous nommons Dieu.

C'est un beau sujet d'espoir que la pensée de la modeste place du mal dans l'ordre de la création. En effet, cette puissance et cette universalité du mal ne dépassent cependant pas l'ordre de l'humain : le suicide est un mal, même s'il bénéficie de circonstances atténuantes. Celui qui s'y laisse aller a renoncé à la lutte, il ne fait plus l'effort compensatoire, et le pauvre moi qui lui reste ne vaut pas la peine d'être conservé.

Le mensonge est un mal, plus encore quand il réussit ; le menteur cherche à se sauver lui seul grâce à des circonstances inventées ; le mécanisme de la vie est faussé sur un point et finira bien par se

venger. Le menteur qui trouve un réel profit à ses tromperies s'enhardit, et l'habitude du mal s'implante avec tous ses méfaits ; il s'est dressé contre les autres.

La crainte de mal faire peut être à son tour un mal, si elle paralyse les élans de la vie ; elle aussi est une marque d'égoïsme ; elle est à l'origine de ce « vertuisme » lâche et souvent hypocrite qui éteint la flamme chez un artiste et engourdit un cerveau plein de promesses.

Mais encore la crainte d'avoir peur de mal faire... La marche de notre vie est bien une lutte et le mal se glisse partout. Toutefois il ne dépasse pas notre moi, notre moi puissant mais primitif encore. Toutes les espérances sont donc permises.

Il n'est pas nécessaire d'expliquer pourquoi nous parlons de péché originel, puisque l'homme porte, de par la constitution qu'il hérite à sa naissance, cet égoïsme animal. Dès qu'il est apparu sur la terre, l'homme a connu le choix, mais d'emblée il a choisi, et c'est parce qu'il a sans cesse choisi de la même manière qu'il lui est difficile de réagir. Ce n'est cependant pas une hérédité qui contraigne et compromette radicalement le jeu des éléments formant le moi. La personnalité demeure avec une liberté dont les degrés sont variables, mais sa responsabilité subsiste. On comprend alors ce qu'ont signifié dans l'histoire cette doctrine du péché originel, comme celle du serf arbitre ou celle du fatalisme musulman, que nous ne faisons que rapprocher ici, malgré leurs divergences profondes, à cause de l'expression qu'elles ont voulu donner de notre propension à agir contre les décisions de la volonté.

L'homme est toujours « méchant, pervers, inique et souillé », dit Calvin dans son catéchisme <sup>(1)</sup>, et il est vrai que l'homme fait la guerre par intérêt, qu'il aime à se venger, qu'il ne pense qu'à soi et qu'il renonce à tout scrupule quand il veut arriver à ses fins. C'est donc que le mal est attaché à sa personne, et c'est le cas tant que l'orientation égoïste subsiste.

Les Hindous ont aussi leur explication ; le mal, c'est pour eux tout d'abord une notion banale : les ennemis personnels, la maladie, la calomnie, la mort ; mais toutes ces misères proviennent de ce simple désir de vivre qui fait le fond de notre être. Le désir, c'est le mal ; « la condition supérieure à tout désir », dit un des textes sacrés de l'Inde, c'est de s'identifier à l'âme universelle et de trouver

(1) CALVIN, *Catéchisme*, 1537.

en elle la sérénité parfaite, « affranchie de tout mal, libre de toute crainte ». « Là le père n'est pas père, la mère n'est pas mère, les mondes ne sont pas mondes, les dieux ne sont pas dieux... le voleur n'est pas voleur... ni bien, ni mal ne lie [l'homme] aux actions ; car il est alors par delà toutes les souffrances du cœur » (1).

C'est une très belle espérance, et l'on comprend que la religiosité hindoue plaise à des êtres tendus, fatigués, engrenés dans la grande machine de la vie moderne. Mais l'altruisme apparent est encore là, au service de l'égoïsme réel.

Ne nous étonnons pas que l'origine du mal échappe à la recherche et à l'analyse. Les religions ont recouru pour leur explication à des récits, qui se présentent comme des paraboles et qui n'ont pas d'autre but que de relater par une image ou une histoire, ce qui tourmente, depuis qu'il s'est mis à battre, le cœur de l'homme. Avant tout essai pour en comprendre la nature, on a déjà isolé le mal, on l'a abstrait, personnifié, mais hors de l'homme, nous l'avons vu, il n'a pas de sens.

Chez les anciens Babyloniens, les dieux qui aiment le calme afin de pouvoir dormir, ne cessent cependant de se quereller. Pour venger les vaincus, la déesse de la puissance monstrueuse et du chaos enfante d'énormes serpents qu'elle rend semblables aux dieux ; c'est la lutte où le chaos finit par être vaincu (2).

C'est ce vieux thème dont se sert l'auteur hébreu qui rédigea le récit de la chute. Mais là, dans la Genèse, l'histoire a un sens moral et religieux, sans qu'on veuille expliquer les origines fondamentales du mal.

Prenons garde de sourire en face de ces allégories ; car nous risquons de remplacer un mythe par un autre qui ne vaut pas mieux et qui a peut-être négligé l'essentiel du récit.

La Nature est un temple où de vivants piliers  
 Laissent parfois sortir de confuses paroles ;  
 L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
 Qui l'observent avec des regards familiers.

(BAUDELAIRE.)

(1) BRHAD ARANYAKA UPANISHAD, trad. Senart, Paris, Les Belles Lettres, 1934, 4, 3, 21 et 22.

(2) Charles-F. JEAN, *La Bible et les récits babyloniens*, Paris, Grasset, 1933, p. 40, 41 et 44.

Pourtant, nous le sentons bien, ce n'est pas là que nous avons trouvé une façon de poser le problème qui nous satisfasse.

Il faut un point de vue nouveau pour rendre compte de cet éternel tourment. C'est l'idée de l'homme qui est un monde, une réserve de forces illimitées, quoiqu'il soit lui-même borné, une gerbe de propriétés, un faisceau circonscrit de qualités qui peuvent se développer sur un chemin sans fin, qui va s'évasant ; mais surtout une conscience de cet ensemble, une unité organisée qui jouit, dans son domaine, d'une autonomie incontestable.

C'est un état de tension, un champ de forces qui fait notre vie morale, entre ces deux pôles de notre moi animal, qui ne connaît que la lutte tout égoïste de l'existence, et de notre moi vraiment humain qui pressent son pouvoir, qui connaît peu à peu sa fonction et qui finit par ne plus la considérer que dans la mise au service des autres de cette personnalité efficace.

Sans posséder toutes les solutions, nous aurons entrevu cependant en quoi consiste le mal et quelle doit en être l'origine.

Nous ne séparerons plus avec le même malaise les lois qui rendent compte de ce qui est et celles qui disent ce qui doit être. Ce qui est, c'est ce qui est donné dans certaines conditions. La morale n'est pas fondée sur un devoir qui s'imposerait du dehors et qui ne s'impose pas. Ici, également, si telles conditions sont présentes, il est probable qu'une situation particulière s'établira. Ce n'est qu'une possibilité, car, bien plus que dans le monde physique, mais comme pour lui, des phénomènes profonds et puissants se produisent qui font exception à la règle générale. Comme l'homme est créateur dans une certaine mesure et à cause de sa liberté, on peut dire que la loi morale s'applique également à ce qui est.

Or une création est toujours un enfantement et elle ne s'accomplit pas sans douleur. Mais la joie de donner la vie à une réalité nouvelle est en proportion de la souffrance ressentie.

Ici deux phrases lapidaires expriment bien ce progrès de la pensée actuelle sur l'ancienne morale du devoir. M. Louis Lavelle écrit à propos du devoir : « C'est l'aiguillon de notre activité, et les œuvres les plus belles que nous pouvons produire n'ont pour objet que de nous en délivrer » <sup>(1)</sup>. Et M. Arnold Reymond trouve cette

<sup>(1)</sup> Louis LAVELLE, *Le moi et son destin*, Paris, Aubier, 1936, p. 121 sq.

formule riche de sens : « Je dois parce que j'aime »<sup>(1)</sup>. L'amour, qui est la condition normale de l'homme, constitue un état entraînant *ipso facto*, et comme en cascades une série d'attitudes qui s'établissent et se développent, mais qui modifient l'état de tension intérieure, font éprouver le sentiment du devoir et créent le courant de la vie.

Si notre organisme est affaibli, il offre un terrain favorable aux microbes qui s'y multiplient, attaquent les tissus et risquent de les tuer. Si l'homme n'a pas compris quelle était sa place éminente et humble à la fois, il n'est qu'un animal, supérieur peut-être, mais condamné à périr pour servir d'éléments à d'autres, sans rien qui le situe et justifie son existence dans l'ordre des esprits.

L'action d'un homme, même modeste, pourvu qu'elle s'exerce dans la direction privilégiée qu'est l'amour des hommes, est comparable à ce que le biologiste appelle une mutation. C'est une transformation très profonde qui affecte tout l'être parce qu'elle a touché à sa structure fondamentale. Elle peut modifier l'espèce même ; cela signifie qu'après elle on ne pensera plus comme auparavant, qu'on aura bénéficié, pour l'enrichissement de la conscience, d'un nouvel apport.

S'appartenir c'est se donner, et se donner c'est se retrouver plus fort, plus conscient de sa tâche, plus heureux, plus capable de rayonner ; mais il est difficile de s'appartenir sans cesse.

C'est cette manière de concevoir l'homme, et ses relations avec le monde où il vit, qui donne le moyen de discerner le mal, de le fixer dans des relations toujours plus précises, plus fines et de pouvoir un jour le considérer — en même temps que le combat contre lui continue — comme un vaincu, telle une monstruosité ou telle une difficulté qu'élimine la solution vraie.

La lutte ne connaît pas de fin ici-bas ; ce péché que Dieu n'a pas « voulu », ainsi qu'on le dit à tort, mais qui résulte de notre nature complexe et de notre dignité même, joue le rôle de certains misérables qu'on ne peut ôter de la scène sans supprimer le drame.

La souffrance, suivant la conscience qui la ressent, non seulement peut ne pas être un mal, mais constitue une source indispensable d'expériences. Il faut « faire d'une défaillance une beauté » disait Barrès.

(1) A. REYMOND, *art. cit.*, p. 153.

Envisager la personne humaine comme un foyer de lumière, une réserve d'énergie, un centre de vie spirituelle, ne la considérer que dans ses relations avec la mystérieuse totalité qui l'entoure et les hommes ses semblables, c'est voir se dresser autour d'elle la muraille qu'elle ne pourra jamais, semble-t-il, franchir, mais c'est constater aussi que l'esprit d'amour en a raison, qu'elle n'a pas besoin de se heurter au mur pour lui ouvrir une brèche, mais qu'elle le pénètre, comme les rayons X les chairs, et finit par n'y plus voir d'obstacle.

Dans l'histoire de l'enfant prodigue gravée par Rembrandt, la lumière descend sur cette énigme avec une indicible grandeur : le père, qui n'a point voulu la terrible aventure de son fils, l'a toutefois laissé aller : quelle école, quelles luttes ! Que de larmes, que d'ingratitude ! A présent le garçon est là, écroulé ; il a compris, il a conscience de tout le passé, mais aussi du monde nouveau qui s'annonce. Il s'abandonne à ce Père qui a fait jaillir en lui la vision, la notion même du mal. Des batailles se préparent encore, mais que seront-elles, maintenant que les mains chaudes et lumineuses de l'amour paternel ont transformé cette âme !

« Joie, joie, pleurs de joie ! »

Henri GERMOND.

---